Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 246

Artikel: A Lourdes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251797

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Celui-ci, pourtant, contre son habitude, hésitait à obéir. Assis au pied du lit, sur une chaise basse, il regardait tantôt sa femme, tantôt la fenêtre par où l'on apercevait d'abord un espace découvert, d'une blancheur souple et molle, puis une lisière décroissante de sapins, dont les branches, chargées de neige et ployées, avaient l'air d'ombres très noires sous des feuillages de lumière, floconneux et légers comme la ouate des nuages. L'homme, maigre et grand, la peau tannée les sourcils déjà broussailleux et les yeux enfoncés, n'avait de jeune que ses minces moustaches relevées, qui rappelaient l'adolescent.

— Si nous n'étions pas si pauvres, dit-il, j'aurais un petit traîneau.

— Qu'en ferais-tu ?

— Je mettrais l'enfant dedans, Rosalie ; comment veux-tu le que je porte? Je ne sais pas, comme toi, le tenir sur un bras, et, d'ailleurs, avec l'épaisseur de neige qu'il y a...

— Es-tu bien un homme ! Embarrassé pour peu de chose ?

Elle se prit à rire, en ramenant le drap sur ses lèvres.

— Mets-le dans ta gibecière, Louis Schmidt, elle est profonde assez, et il dormira là comme dans son berceau, et le froid ne le touchera pas. S'il s'éveille et s'il crie, tu lui donnera à la bouteille de lait que j'enveloppera dans de la paille.

Le garde consentit, et décrocha la vaste poche de cuir fauve, pendue au mur, et dont il se servait pour monter les provisions de pain et de légumes secs, de la vallée jusqu'à la cabane, lorsque la saison plus douce rendait facile l'accès du village.

Un quart d'heure plus tard, il fermait la porte de la maison forestière, et faisait le premier pas dans la clairière. La neige était molle; elle couvrait toutle pays, jusqu'aux autres montagnes, au delà du Rhin, que Louis Schmidt venait d'apercevoir à l'horizon, comme de gros coquillages tachés de sable et d'écume. La descente serait pénible. Il s'engagea bientôt dans la forêt; colonnade innombrable, et si lourdement chargée qu'elle était, contre l'ordinaire, tout immobile et toute muette. Les mousses, les pierres, les traces avaient disparu. La vue était limitée à un cercle, très court, au delà duquel les ténèbres s'appesentissaient, et, même dans ce cercle, l'ordre habituel des ombres et de la lumière était interverti, et la terre plus pâle que le ciel, un ciel gris de plomb, qu'on eût touché de la main. Le garde tâtait le sentier, en avant, avec son bâton ferré ; il avait mis en bandouilère, sur l'épaule droite, le sac gonflé et chaud, qui, parfois, remuait tout seul ; il buttait souvent contre des racines ou des cailloux cachés, ou bien il enfonçait jusqu'à la ceinture dans des fondrières invisibles.

Après la sapinière, il fallut franchir une pente de roches friables, inclinées, dentélées par une piste en lacet qui n'était plus possible de reconnaître, et qui aboutissait à une forêt de hêtres. L'homme savait les multiples dangers de ce couloir où le vent de la nuit avait amassé la neige. Il y entra quand même résolument, songeant à la route du retour, qui serait plus rude encore. Mais il n'avait pas fait trente pas qu'il glissa des deux pieds à la fois. Il poussa un cri d'appel, dont l'écho rebondit inutilement de cime en cime, et, attirant d'instinct, sur sa poitrine, la gibecière qui enfermait l'enfant, croisant par-dessus les deux bras, il se sentit subitement plongé dans une nuit glacée et mouvante, précipité avec elle, soulevé et étouffé par elle, incapable de lutter, tandis que ses oreilles s'emplissaient de vacarme et souffraient, comme s'il eût été le battant d'une cloche engloutie et continuant de sonner dnns sa course à l'abime.

La lucidité d'esprit et la promptitude sont merveilleuses en ces occasions de mort. Non seulement il comprit le péril, et le décomposa en ses trois éléments de froid, des ténèbres et de vitesse furieuse, mais il revit distinctement, avec une précision rigoureuse de détails, l'image de Rosalie, couchée, et pâle, et attentive en pensée au baptême de son fils ; il revit toutes les maisons du bourg, sa mère, son père, des compagnons de sa jeunesse, et même un coq rouge qu'il avait jadis apprivoisé et dont il entendit le chant, à cette minute d'angoisse... Il se retrouva à l'air libre, au pied d'un arbre, étourdi, les épaules meurtries, les jambes blessées en dix endroits par le coupant des pierres. Heureusement, le sac de cuir, protégé par les bras de l'homme, avait gardé son trésor, et seule la bouteille de lait enveloppée de paille s'était échappée de la gibecière, et continuait de rouler sur les flancs de la montagne, avec le tourbillon de neige qui ressemblait à une fumée de train.

— Allons, mon petit, dit le père, ce n'est rien ; ne pleure pas; c'est ta pelisse blanche qui nous a coulé sur le dos !

Il se remit en route, péniblement, à travers la hêtrée, portant l'enfant qui ne s'était pas même éveillé. Il n'avançait guère, et plus d'une heure se passa encore, avant qu'il découvrit, toute brune et large, assise sur la terre blanche, la ferme du Traquet. C'était la première ferme de la vallée, une maison de bois, isolée, proche de la frontière, un peu auberge par conséquent et très indulgente à la contrebande. La fatigue, le froid, l'espoir de sécher ses vêtement à la chaleur du poêle, déterminèrent Schmidt à entrer. Il monta les trois marches qui étaient trois morceaux non équarris du même tronc de sapin et frappa à la porte. L'hôtesse qui ouvrit était de la vieille Alsace, rude et tendre. Au grand étonnement de Schmidt, elle n'ouvrit qu'à moitié, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte, et demanda avec précaution :

— Que veux-tu, Schmidt? Et qui t'a mis en pareil état? Réponds-moi tout bas.

Il expliqua pourquoi il descendait de la montagne et ce qui lui était arrivé.

Alors, elle dit rapidement, demi-plaisante et demi-sérieuse :

J'ai chez moi, depuis deux heures, le brigadier Gottfried Barth. Il est au deux tiers ivre, et je ne peux pas le chasser... Il n'aurait qu'à vouloir être le parrain de ton fils!... Entre tout de même, si tu ne peux pas aller plus loin.

L'Alsacien aperçut vaguement, dans l'ombre de la salle, un homme vêtu de l'uniforme gris vert à passe-poils verts, qui est celui des forestiers allemands. Il fit signe à l'hôtesse qu'il resterait dehors, but un verre d'eau-de-vie qu'elle lui tendit, et reprit sa route dans la neige.

Quand il se présenta au presbytère de la petite paroisse frontière, il était tellement las qu'il s'évanouit, ou s'endormit, et cela dura deux heures...

En revenant à lui, le garde-chasse Louis Schmidt fut de nouveau étonné. De plusieurs maisons à pignons pointus et à croisillons de bois, des amis étaient sortis pour assister au baptême, des Alsaciens de tout âge, quelques-uns notables du village, et qui portaient encore le gilet à boutons de métal. Ils se tenaient sous le porche de l'église, de l'autre côté de la rue. Là aussi attendait le sacristain, allant et venant, avec un cierge gaufré dans la main. Plus près, dans la cuisine chaude où le garde avait eu tout juste la force d'entrer et de s'assoir, la servante du curé, sèche, proprette et sans âge, comme une noisette, portait, couché sur ses bras, le nouveau-né qui jamais n'avait été pareillement habillé, bonnet ruché, robe blanche et chaussons blancs, toute une parure de baptême prêtée par un parent du bourg. Les parents eux-mêmes faisaient cercle, des anciens, des moyens, des jeunes, et les filles avaient mis leur nœud noir du dimanche, deux fois gros comme leur tête.

Le curé prit la main de Louis Schmidt; il riait d'émotion; il avait, sur son visage carré, le contentement naïf des surprises qu'on fait aux autres.

— Ecoute à présent, dit-il, si ça n'est pas une musique!

Les cloches du bourg sonnaient un carillon comme les riches seuls peuvent s'en offrir, si varié, si vivant, si joyeux et si long, que les moineaux, se demandant sans doute si Pâques n'était pas revenu, se mettaient à pépier sous les toitures de chaume.

— J'ai voulu te remercier, Louis Schmidt, d'être un homme de tant de foi et de si joli courage. Tu donnes l'exemple; j'en donne un autre.

Ce fut une belle fête, ce baptême d'un petit pauvre, et, quand elle fut finie, le père avait une larme sur ses joues sèches.

— Ah! dit-il, ce n'est que trop beau pour nous, et je n'y vois qu'un malheur, c'est que Rosalie n'ait rien entendu de là-haut!

Mais il était écrit que, ce jour-là du moins, les rêves de l'homme seraient accomplis. Au moment de repartir, comme l'après-midi s'avançait, il vit que les deux enfants de chœur avaient chaussé leurs souliers de montagne et pris leur bâton pour l'accompagner. L'un d'eux, grand déjà et robuste, lui tendait en riant le sac de cuir, fleuri, on ne sait par qui, de vingt roses de mousseline, de celles dont on fait les guirlandes. L'autre avait les poches de sa vestes gonflées outre mesure.

— Provisions de voyage, pensa le garde.

Il se trompait. Le plus jeune emportait deux clochettes à manche de bois et qui sonnaient comme de l'argent pur.

Et voilà comment, dans la nuit transparente, dans le clair d'étoiles et le clair de neige, trois voyageurs finirent par atteindre le sommet de la montagne; comment Rosalie, tout à coup, entendit le carillon qui chantait à la lisière des sapins et qui s'approchait; comment elle vit son fils, qui revenait baptisé, couché, au fond de la gibecière qu'une main amie avait fleurie; et comment ses yeux, tout pleins de son âme, s'émurent à la fois de plusieurs joies mêlées.

René Bazin.

A LOURDES

Le *Journal de la Grotte de Lourdes* publie une note de M. le docteur Boissarie où nous lisons :

Depuis trente ans, le pèlerinage national conduit chaque année près de mille malades à Lourdes. Sur ces mille malades, nous avons une moyenne de 40 ou 50 guérisons connues et publiées. Enfin nos procès verbaux sont rédigés sous les yeux de 60 ou 80 médecins qui suivent nos enquêtes pendant ces trois jours.

Cette année, nous avons eu, comme nombre, à peu près la moyenne de l'année dernière. Nous n'avons pas eu de guérison à grand effet, comme celle de Gargam, mais nous avons eu des guérisons des plus intéressantes pour les médecins, et qui ont été discutées, analysées avec le plus grand soin.

Nous avons vu se relever sous nos yeux deux jeunes filles : Marie Carrier, d'Aurillac, et Marie Garnier, de Pontmain, affligées, toutes les deux, de maladies cruelles, déclarées incurables par leurs médecins.

Dix-neuf pensionnaires de Villepinte, atteintes de tuberculose à divers degrés, accusaient, pour la plupart, un bien-être depuis longtemps inconnu.

Mme Hébert, de Lisieux, la femme aux cavernes instantanément cicatrisées il y a deux

ans, venait faire constater que sa guérison s'était maintenue ; de même aussi une enfant de onze ans, sourde-muette de naissance, qui avait trouvé brusquement l'ouïe au mois d'août 1901, et qui, depuis lors, a pu suivre ses classes, faire sa première communion et rentrer absolument dans la vie commune.

Ça et là

Thermomètre et baromètre. — Voilà longtemps qu'on se plaint du baromètre, cet instrument énigmatique et narquois, bon et mauvais prophète tour à tour, et qui, aux consultations des gens désireux de savoir le temps qu'il va faire, ne répond bien souvent que par de très vagues indications.

M. de Parville, dans la « Revue des sciences » des *Débats*, constate une fois de plus l'insuffisance de cet appareil d'ailleurs précieux à d'autres égards, mais il apprend, à ceux qui l'ignorent, qu'on peut très bien, pour pronostiquer le temps, se servir aussi du thermomètre.

Les indications de celui-ci, sans être complètes, évidemment, sont parfois plus sûres que celles du baromètre.

Ainsi, lorsque la température s'élève d'une façon anormale, et brusquement, on peut craindre un orage, si l'on est en été, ou tout au moins une pluie, si l'on est en hiver. Le mauvais temps est à prévoir surtout lorsque cette hausse brusque et anormale a lieu le matin de bonne heure, M. de Parville affirme qu'avec cette méthode, on peut prédire un orage sept fois sur dix.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

In paysain de M. aivay enne vaitche que bayiai di laissé tot gris. In djo que le médecin des bétes pessé à vlaidje, le paysain l'aipelé po iy demainday in reméde po sai béte qu'ai l'aimmay in pô meu que sai fanne. Le vétérinaire, (comme an aipeule les médecins de béte) examiné lai raimelle ai peu indiqué à Batichte ço qu'ai daivay pare en l'apotitquiaire po lai revoiri. Comme le médecin n'aivaype de paipie aivo lu, ai peu qu'ai n'en aivinpe dain lai mâgeon, lai fanne aipotché in moché de grôs po mairtiay lai recette tchu lai poëtche de l'étale, ço que feut fay.

Le lendemain, mon poure paysain se ieuvé de bon maitin ai peu s'aimanré en lai velle. En airivaint, ai chévay comme enne béte. Ai l'entré en lai premiere pharmacie qu'ai trové aivô sai poëtche d'étale tchu le dos, ai peu ai déposé son mioube dain in care. Le pharmacien que n'aivaipe commaindai ci mioube, tot ébahi, dié en ci paysian : Qu'âce que çoli signifie ? I n'ai commainday de poëtche en gnun. Potchaite lai feu de ci, ai peu tot content. Ainco enne poëtche pienne de bouze, qu'anpogeaine. I crais bin que vôs veni fôs si vôs ne l'étes pe djé.

Echetiusay ! Monsieur, dié le paysain. Ieute çoci ai peu bayie-main d'abord les remédes po mai vaitche. Cte poëtche, i veu bin lai repare. Moi i ne serô ieure çoli, ç'à di laitin. Si aivo aivu di paipie tchie nôs, i serô aivu tiitte de pare ci mioube tchu mes épales. Le pharmacien iy bayié les potions indiquay en soriaint. Le paysain s'en rallé ai lôtâ aivô sai petéte recette. Sai vaitche fut revoiri. I cognâ bin des hannes de notre Jura que ne ferinpent po iôs fannes ço que stuci é fay po sai vaitche. Ça trichte ay dire, main ça dinche. Cé que porain me prouvay le contrére, n'aint qu'ai me l'écrire en lai Côte de mai ; i veu publiay ios noms dain le Pays di dumoënne.

Stu que n'âpe de bôs.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 244 *du Pays du Dimanche :*

932. ANAGRAMME.

Marguerite de Valois.

933. COQUILLES AMUSANTES.

Les dîneurs finiront par se passer des grives.

934. MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

PER GA ME
GA RON NE
ME NE LAS

935. USAGES ET COUTUMES

LE CADENAS.

Saint-Simon parle comme il suit du *Cadenas* que l'on sert à la table des princes :

Le cadenas en question était une boîte d'or et parfois de vermeil, dans laquelle était conservé le couvert : le couteau, la cuiller et la fourchette du roi.

Avoir le cadenas, c'est-à-dire avoir ce coffret à côté de soi à table, était la marque de la plus haute naissance. Le roi, la reine, le dauphin, et parfois les frères du dauphin, étaient seuls à avoir le cadenas. A tous les princes du sang, quand ils se mettaient à table, un officier présentait la serviette, mais l'argenterie dont ils se servaient était placée à côté d'eux.

Ont envoyé des *solutions partielles :* M. M. Le pilier du Cercle Industriel à Neuveville ; Vive Folletête au Noirmont ! Le départ de Riki du pays de *la Joie* ; Gnoti seauton ; Les futures *Genevoises* de St-Imier et du Locle ; les charcutières des Eaux-vives à Genève ; Le chevalier de Côme ; Aristotelès à Delémont.

940. HOMONYMIE.

— Tout géographe sait qu'elle est sous préfec-[ture.
— Lorsqu'à peine l'on vient de sortir de son [lit.
— Ce qui rend authentique un diplôme, un [écrit,
Quelqu'il soit. — De la cruche est frère par [nature,
— Celui qui trop souvent veut faire de l'esprit.

941. QUESTIONS.

LA CHACONNE.

Quelle est l'origine de la *Chaconne ?*

942. MOT CARRÉ.

Le touriste a besoin que mon *un* soit hardi.
Sans aller en mon *trois*, et sans passer la [Manche,
On peut voir l'homme *deux* fêter le saint Di-[manche
Et plus souvent la Saint-Lundi
A sa façon. — Mon chien de *quatre* est bien [muni.

943. ALBUM DU CHEVALIER BOUFFLERS,

Pourquoi n'est-on pas toujours maitre de son cœur et de son esprit ?

Mme DE BOUFFLERS.

Question tirée de l'ALBUM DU CHEVALIER DE BOUFFLERS, manuscrit inédit, composé par Demandes et Réponses pendant l'Emigration.

☞ Envoyer les solutions jusqu'au *mardi soir, 30 courant.*

Publications officielles

Convocations d'assemblées.

Assemblée d'arrondissement d'état-civil. 1. de Grandfontaine, Roche d'Or, Ocourt et Fahy le à 28 à 3 h. à la maison d'école de Grandfontaine pour nommer l'officier d'état-civil et son suppléant.

2. de Fontenais-Bressaucourt dans le même but, le 12 à 2 heures.

Courgenay. — Le 28 à 1 h. pour introduire trois procès en justice, voter les crédits pour faire des réparations à la maison d'école de Courtemautruy.

Cote de l'argent

du 17 Septembre 1902.

Argent fin en grenailles. fr. 92. — le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent de boîtes de montres . . . fr. 94. — le kilo.

G. Moritz, gérant, Editeur-Imprimeur.

Abattoirs de la municipalité de Porrentruy

Etat du bétail abattu pendant le mois d'Août 1902.

Noms des bouchers	Chevaux	Bœufs	Vaches	Génisses	Taureaux	Veaux	Porcs	Moutons	Chèvres	Chauffage	Recettes Fr.	Ct.
Buchwalder	—	6	—	1	—	21	16	9	—	—	121	50
Courbat	—	6	1	—	—	14	10	2	—	—	92	—
Oser	—	5	—	—	—	15	11	2	—	—	81	50
Grimler Th. Vve.	—	4	—	—	—	10	9	3	—	—	64	—
Grédy P.	—	2	—	—	—	10	7	1	—	—	44	—
Pinaton E.	—	4	1	1	2	19	14	9	—	—	121	50
Voillat Gust. Vve	—	5	—	—	—	14	7	—	—	—	70	—
Scherrer E.	—	4	1	—	—	14	10	4	—	—	80	—
Grimler Paul	—	6	1	1	—	25	11	9	—	—	124	50
Charles Schick	—	10	—	—	—	8	—	—	—	—	82	—
Particuliers												
F. Bigard	—	—	1	—	—	—		—	—	1/2 taxe	3	50
Ene Fierobe	—	—	1	—	—	—		—	—	—	7	
Total	—	52	6	3	2	150	95	39	—	—	891	50